

L'émissaire des pleureuses

Andrée A. Michaud, *Le ravissement*, L'Instant même, 214 p.

Pierre Ouellet

Number 184, May–June 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17157ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, P. (2002). L'émissaire des pleureuses / Andrée A. Michaud, *Le ravissement*, L'Instant même, 214 p. *Spirale*, (184), 10–11.

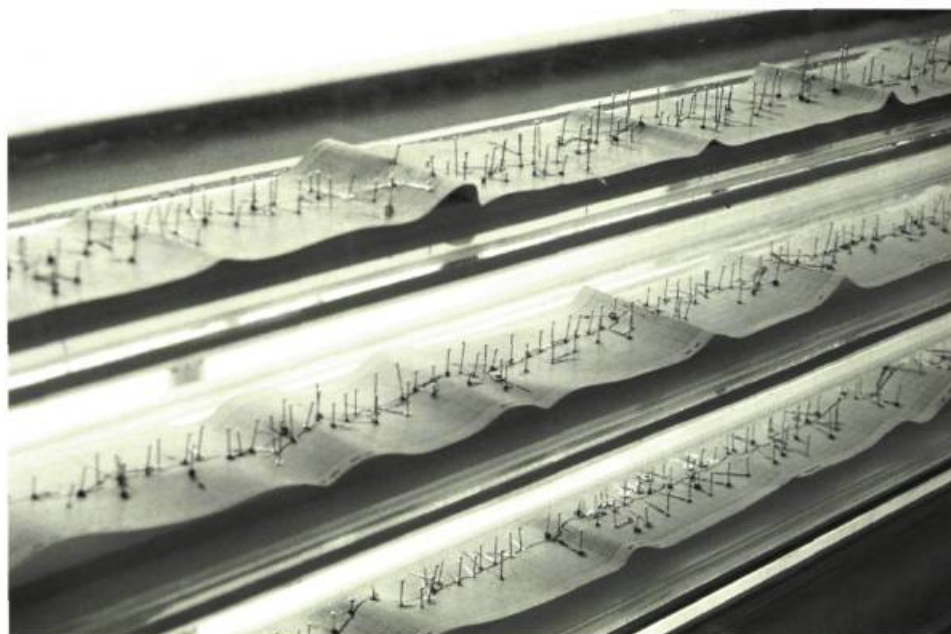
L'ÉMISSAIRE DES PLEUREUSES

LE RAVISSEMENT d'Andrée A. Michaud

L'Instant même, 214 p.

UNE MAISON calme dans une campagne pleine de soleil, où les jours se répètent comme les secondes, où les gens vivent comme s'ils n'allaient jamais mourir, tous semblables, indifférents, des arbres dans une forêt, des plantes dans un jardin, le même visage à chaque matin dans le même miroir que l'on promène le long des chemins, depuis le marchand de journaux jusqu'au verger de son plus proche voisin, saluant au passage quelques visages qui vous ressemblent autant que votre propre reflet mais en plus vrai. La vie se répète, la vie radote. Trop vieille pour se régénérer. Trop usée, trop *usagée*. Elle n'en peut plus, elle se contente de ressasser les mêmes anecdotes : naître, aimer, mourir. Autrement dit : être, durer. Ou demeurer. Elle ne se vit plus, elle se reflète seulement dans le visage des gens. Elle *réfléchit*... ce qui en eux fuit les regards, à moins qu'on y regarde à deux fois, dans une double vue, une double vie peut-être, l'une masquant l'autre sans quoi elles iraient nues, vies sans abri, vies découvertes, qui prendraient froid, le froid de la mort et puis *fini*, on s'arrête là et n'y pense plus.

Mais non, *Le ravissement* ne s'arrête pas : la vie continue même quand on nous l'ôte, la prend de force, l'enlève avec douceur, l'emporte au loin ou bien l'enferme dans une cave où on la laisse pourrir pendant des années dans des odeurs de feuilles mortes. Andrée A. Michaud n'écrit pas qu'une histoire, qui ferait le tour d'une vie une fois pour toutes, bouclant la boucle d'une existence unique, avec son début, sa fin, ses nœuds multiples et leurs dénouements. Non, elle raconte tout deux fois plutôt qu'une, comme si c'était toujours, de toute façon, *une autre fois* : une autre vie, un autre lieu, une autre personne. Une femme apparaît, d'abord, dans un village tranquille où elle loue une jolie maison tout aussi paisible, puis une fillette disparaît, dans un orage d'été inattendu, violent, qui fait claquer les portes de la demeure et trembler de haut en bas ses fondations, la cave de terre battue, dessous, recelant sous d'étranges rumeurs plus proches des pleurs que du chant les restes ou la mémoire encore vive de la disparue. Puis tout se répète, dix ans après : un homme apparaît, dans la même maison, une fillette disparaît, dans le même sous-sol, *et cetera*, *et cetera*. Le voisinage n'a pas changé : le même jeune homme à la casquette de baseball repasse tous les matins devant la villa avec son journal sous le bras, la même vieille dame désherbe son jardin, les mêmes fillettes courent en chantant à l'orée de la forêt. Le même décor et les mêmes corps. Un même esprit vole sur ces eaux.



Vitrines d'électrocardiogrammes de Josée Dubeau, 2001

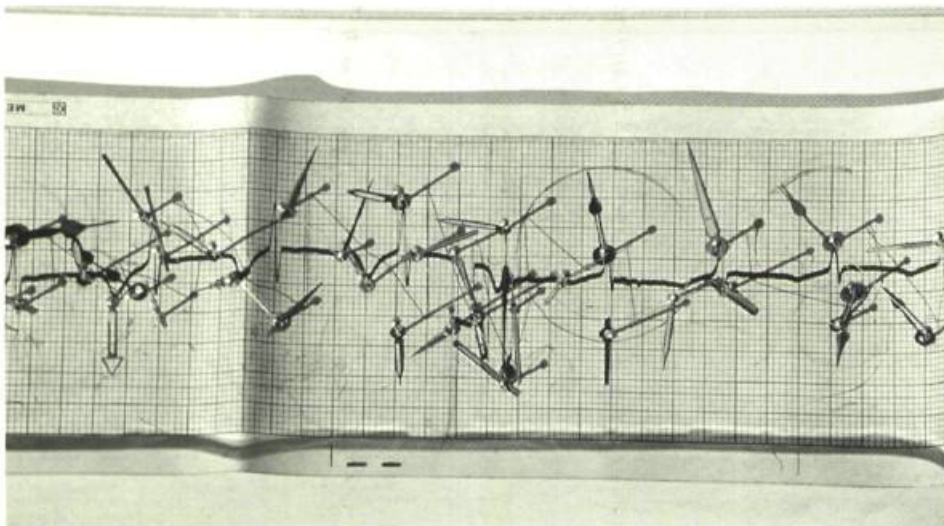
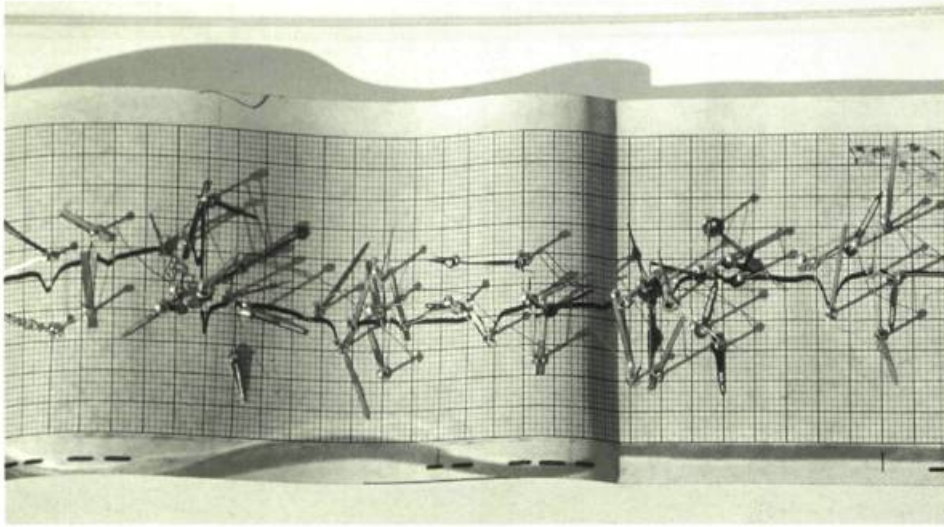
DR

La venue de l'orage

L'esprit du mal plane sur ces corps, tous innocents. C'est ce qu'on se dit, d'abord. L'esprit a mal et il se venge : l'esprit fait mal. L'amour souffre, il fera souffrir autant. Il souffre de nous, en fait, qui ne l'aimons pas vraiment, préférant nous *ravir* les uns les autres dans la possession, à laquelle il échappe, que de nous donner à perte dans le dépouillement, qu'il appelle en vain. Mais c'est peut-être là une autre histoire, qu'Andrée Michaud raconte depuis *La femme de Sath*, où l'on voyait déjà l'assaut qu'aimer déclenche... en soi, sur l'autre, dans le monde. Déclenche impunément. Un crime sans châtiement, qui nous blanchit de l'avoire commis en nous faisant sa proie. *Le ravissement* ira plus loin : notre innocence grandit, car on y apprend que c'est une tendresse immense comme l'est l'amour qui nous pousse les uns contre les autres à la recherche du crime parfait et impuni dont nous sommes suspects, à défaut d'en être coupables, coupables pour vrai. Il faut que la tendresse *se paye*, quand elle va trop loin, trop profond dans les pensées, qui sont des corps aussi, fragiles comme la vie d'une fillette dont la bicyclette git sur le côté au bord d'une grande forêt remplie de voix sombres comme sont les caves et les greniers, de vieilles voix mortes qui vous hantent pendant des nuits et qui dans vos rêves rajeunissent d'un coup, parce que les rêves innocen-

tent tout, dans cette enfance sans fond où ils nous font retomber.

Les Bois noirs, ce lieu d'avant l'orage, ce lieu d'après les foudres, que hantent depuis toujours les voix secrètes et les personnages bien plus secrets du *Ravissement* d'Andrée Michaud, ce sont les limbes, en fait, où errent les âmes coupables seulement de leur innocence originaire devant les forces du mal, ces purs esprits qui sont au-delà des maux, des torts, des fautes, dont ils ne voient pas les signes, ni autour d'eux ni en eux-mêmes, n'étant pas marqués au front par la souillure originelle que symbolise l'oïnt baptismal, qui vous bénit ou vous maudit dans les mêmes eaux troubles en vous donnant un nom dont vous devriez répondre devant les autres. Marie, Mary ou Marnie, l'héroïne narratrice au nom multiple, qu'on n'arrive pas à baptiser d'un seul et même prénom et qui restera jusqu'au bout sans patronyme, tout comme Alicia et Talia, les fillettes immolées sur les fonts d'un seul et même abîme aux odeurs de cave noire, et sans doute aussi Harry, Mike pour les intimes, qui perd peu à peu son identité de détective pour prendre celle du meurtrier en cavale, fugitif absolu, fuyard perpétuel devant le crime de sa vie, mille fois commis et toujours à commettre, tous, sans exception, connaîtront le baptême du Mal inexplicable. Ils tremperont dans les mêmes eaux sombres que Hank, l'homme à la casquette et à la jambe folle



Électrocardiogramme (détail) de Josée Dubeau, 2001

DR

comme sa propre tête, Élisabeth, sa sœur, sa femme ou sa maîtresse (sa fille aussi, parce que toutes les virtualités de l'inceste seront explorées), la dame au chien jaune, qui d'autre encore, la mère de Hank et d'Élisabeth, les quelques centaines d'âmes qui hantent les Bois noirs, les voix qu'elles font entendre du fond des caves ou des forêts, dont l'existence tout entière baigne à jamais dans un air d'orage qui finira par éclater comme une trop lourde vérité, souillant et lavant tout d'un seul et même geste, car l'eau douce et drue des grandes ondées qui frappent les innocents et risquent à tous moments de les emporter dans un étrange ravissement n'écrase les corps qu'elle fait tomber et s'abimer au plus profond que pour les enlever et les ravir au monde comme à eux-mêmes, dans un emportement qui n'a pas de fin.

Marie, Mary, ou serait-ce Marnie, écrit ou se dit à elle-même : « je me sentais [...] divisée en deux. Il y avait celle d'avant, dont les sens avaient

perdu contact avec le réel, et celle d'après, qui ne savait pas ce qu'était le réel. L'ignorance de l'une et de l'autre ne tenait qu'à cette mince différence : la première avait oublié la fin de son existence et, j'ose dire, de son innocence, alors que la seconde venait droit des limbes où l'avait précipitée sa chute. Laquelle de ces deux amnésies était la plus grave ? La réponse se trouvait dans cet hiatus où ma vie s'était scindée, et je ne la trouverais que j'aie comblé le trou qui avait englouti une part de ma raison. » Comblé le trou, c'est enterrer sa propre raison, qui est bel et bien tombée au fond, dans les limbes où tout revient au même, l'avant comme l'après, Marie et Talia dans presque la même peau, Hank et Élisabeth dans le même sang qui coule dans leurs veines, où tout se fait indifférent, nous contraignant à faire le deuil de cette mince frontière à jamais perdue ou emportée qui sépare le bien du mal ou l'innocence insoutenable de l'insupportable culpabilité.

L'impunité

Peu importe qui est coupable, nous le sommes tous au plus profond. L'énigme restera entière parce qu'il n'y a pas de paradis sur terre et il n'y a pas d'enfer, où l'on pourrait enfermer le bien et le mal comme dans une cave ou un grenier : il y a les limbes infinies des grands boisés où des voix libres, sans attache aucune que le vent et l'air, nous appellent et nous condamnent dans les mêmes chants et les mêmes gémissements. L'émission des pleurs, voilà le sens de tout poème et de tout récit, qui ne dit jamais s'ils sont de joie ou de douleur : les larmes de bonheur se mêlent trop intimement aux grandes explorations que le malheur déclenche pour qu'on puisse dire sur quoi au juste nos yeux les versent. Sur quoi s'abat l'orage : l'innocence d'une ou deux fillettes au bonnet bleu, surprises par tant de violence contenue, ou l'ombre indistincte de tous les suspects de la terre, qui ne savent jamais de quel mal retenu leur vie les accuse ou les punit. Marie dit « j'étais l'émissaire des pleureuses », de toutes les pleureuses, les petites et les grandes, les Talia et les Marnie, toutes retombées dans la même enfance en replongeant corps et âme dans le bain des larmes d'où elles sont nées, « émises » une par une des yeux à jamais inconsolés de celle qui dit comme si elle le pleurait : « C'était donc à moi seule d'intervenir quand les signes avant-coureurs de l'orage les rendirent tous sourds, et je m'en veux encore de n'avoir su conjurer la mort, de n'avoir su être Dieu lorsque la foudre s'abattit sur les arbres pour emporter la fillette, et de n'avoir pas deviné quel dessein s'accomplissait alors, car seule une plus grande vigilance m'aurait permis d'extirper cette enfant de l'orage, comme ces anges arrachant les innocents aux périls de l'enfer et les montant aux cieux. »

Andrée Michaud écrit ses romans avec des signes avant-coureurs, qu'elle jette sur le papier pour qu'on sente et entende l'orage venir et tout ce qui vient avec, à quoi l'on reste sourd la plupart du temps, ne sachant rien conjurer de notre avenir, parce que jamais assez vigilants devant ces voix qui hantent nos Bois noirs et nos caves les plus obscures. Émettre des signes — des larmes, des rires, des chants, des plaintes, des cris de toutes sortes, dans l'amour comme dans la haine, dans le plaisir et dans la peine, le désir et la peur ou leur mélange intime, inextricable comme l'énigme que demeure tout crime devant le corps sans nom de ses victimes —, voilà le sens d'écrire, qu'Andrée Michaud possède comme nul autre, pleureuse discrète qui nous console un bref moment, nous extirpant de nos orages, nous arrachant comme des innocents des enfers où l'on s'est plongé, nous enlevant dans l'air d'où l'on s'est laissé tomber. La main de l'ange ne nous prend plus par le collet, dans la violence du rapt et du miracle ; la main de l'ange écrit, nous emportant dans la douceur du ravissement dont on ne revient jamais.

PIERRE OUELLET